

Pierre Guyotat, l'homme-livre

Avec « Idiotie » (Grasset), l'auteur d'« Eden, Eden Eden », nous plonge dans le Paris populaire des années 1950, celles de son adolescence, dont il livre ici un récit initiatique.

PAR CLAUDE ARNAUD

Il est peut-être l'un des derniers témoins de l'avant-garde littéraire des années 1960. L'un des seuls aussi, à l'instar de Joyce, à avoir inventé sa langue, laquelle emprunte au français médiéval mais vit sa vie propre. Un de ceux qui jamais ne cherchèrent à faire du bruit, même s'il fit régulièrement scandale.

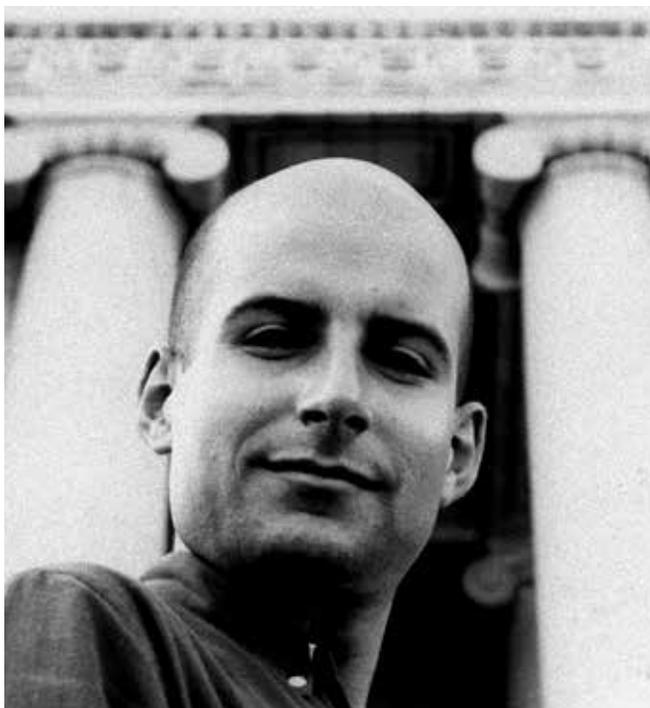
Agé de 78 ans, Guyotat aura tout vécu : la Seconde Guerre mondiale (sa famille donna nombre de résistants à la France libre), avec son lot de rationnements et de rafles ; les rudes pensionnats catholiques de l'après-guerre – pas exactement « Koh-Lanta » –, où il composa ses premiers poèmes ; la mort de sa mère, lorsqu'il avait 18 ans, et une première fugue pour Paris, où les réponses de René Char puis de Jean Cayrol, le légendaire éditeur du Seuil, le convainquent de s'installer dans la capitale – son père ira jusqu'à expédier de Lyon un détectif privé à ses trousses. Puis, du fait du rationnement, la misère et la faim à nouveau, dans ce quartier des Halles qui sert d'humus à son dernier livre, « Idiotie », au cœur du Paris populaire d'alors, avec ses prostituées priant à l'ombre de Saint-Eustache.

Pendant des mois, le jeune Guyotat dort à même le sol, tels les vagabonds du Caravage. Comme si persistait en lui l'enfant qui avait assez cru en Dieu pour se préparer à la prêtrise, à l'âge de 12 ans, avant que le doute ne l'oblige à revoir ses projets. Il a juste le temps de remettre son premier roman au Seuil, dans la collection qui accueillit les débuts de Philippe Sollers et de Régis Debray, qu'il est appelé en

1961 en Algérie. Il truffe son barda de livres jugés subversifs qui lui valent d'être inculpé d'atteinte à la morale, de faire trois mois de cachot et d'être muté dans une unité disciplinaire. Il y découvre la dureté, mais aussi la beauté cachée d'une guerre plus complexe qu'on ne la raconte, les horreurs s'accompagnant d'éclats d'humanité.

Au sein d'une troupe qui abuse d'un langage hypersexué, il se scinde en deux : le fils de famille qui continue de « servir » la langue qu'on lui a enseignée, celle de Pascal, et l'homme en armes qui, au voisinage des bordels de campagne, est rattrapé par les visions lubriques qui l'assaillaient, rue Saint-Denis – coïts expédiés sur des lits d'ordures, foetus avortés. Un homme chaste et qui le reste, à l'entendre, un mélange de bienheureux et de possédé dont toute la vie sera dès lors dédiée à réconcilier ses deux moi, le sacré et le prostitutionnel, via l'écriture. Un homme qui persiste à prendre le parti des moins-que-rien, jusqu'à dormir dans des voitures de fortune, à Barbès, face au bordel qui accueillait des files d'OS maghrébins, avant le regroupement familial.

L'homme qui nous reçoit aujourd'hui surprend pourtant. Il n'est ni le bouddha intimidant aux lèvres pincées figurant au dos de ses livres ni la *prima donna assoluta* de l'avant-garde que le groupe Tel Quel avait canonisée dans les années 1970. Pas plus un Erza Pound gaulois guetté par la folie – même si tous ceux qui ont assisté aux lectures qu'il fait de ses textes « en langue », comme « Prostitution » ou « Progénitures », en sont ressortis saisis. Plutôt un homme curieux de tout, présent et subtil, fort de ses soutiens historiques mais aussi d'amis inattendus, tel Azzedine Alaïa, qui exposa ses dessins avant de mourir. Un esprit aimable et vorace, capable d'enseigner à Paris-VIII Rutebeuf



Grand homme.
Pierre Guyotat devant le Panthéon dans les années 1960.

et Villon mais aussi de lire avec passion des biographies historiques. L'inventeur d'une langue propre se révèle pour finir un admirateur des jansénistes faisant des pèlerinages réguliers à Port-Royal des Champs, que Louis XIV fit raser.

Il a tout vécu, disais-je. La guerre et la rue. La dépression nerveuse à la fin des années 1970, qu'il évoque dans « Coma », premier récit directement autobiographique, et les prix – BNF, Décembre et Médicis (moins une voix). Le bannissement de « Tombeau pour cinq cent mille soldats » des casernes françaises d'Allemagne par le général Massu – l'équivalent d'une Légion d'honneur littéraire – et les dithyrambes de Michel Foucault. L'interdiction de la vente aux mineurs d'« Eden, Eden Eden », en 1970, qui suscita une pétition signée par Genet, Pasolini, Sartre, Blanchot et Sarraute. L'immanquable invitation de Fidel Castro à Cuba et les retours en Algérie, où il garde de nombreux amis. Des textes mis en scène par Antoine Vitez et Stanislas Nordey, des livres cent fois repris et jamais terminés, tel « Histoires de Samora Mâchel » – l'équivalent du « livre absolu » dont rêvait Mallarmé. Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition, disait un ex-maire de Bordeaux passé à l'écriture : c'est le cas de Guyotat.

Pléiade. Rien n'entame pourtant l'étonnante modestie d'un écrivain qui s'étonne encore, après soixante ans d'activité, de l'incroyable crudité de ses livres, avant d'avouer qu'il serait le premier choqué par certains de leurs passages s'il n'en était pas l'auteur. Nulle coquetterie dans cet aveu : l'homme pense tout ce qu'il dit. Le styliste sulfureux à qui Godard lui-même rendit hommage est un homme juste et passionné, qui ne perd aucune occasion de rendre hommage à son père, à sa mère et aux résistants de sa famille.

L'approche d'un écrivain de cette trempe éclaire ce qui ne s'explique pas, dans l'acte créateur : ce qu'il écrit lui échappe. Quelque chose attise en lui les visions obscènes, tel cet ermite qui se retira au III^e siècle dans le désert égyptien, mais qui dut affronter d'insupportables tentations, des années durant : un saint Antoine qui aurait lu Flaubert et qui, loin de vouloir chasser ces visions voulues aussi par le Créateur, les rendrait avec une verve qui n'appartient qu'aux femmes qui, comme Thérèse d'Avila, surent diviniser leurs désirs. Un anachorète qui aurait le don de rendre les scènes primitives d'une libido tenue ardente par une réclusion que seul Flaubert, encore lui, avait connu dans son gueuloir. Un homme fait pour devenir tout entier livre, à la façon de Pessoa ou de Proust. Un héros que chacun s'attend à voir entrer de son vivant dans la « Pléiade » – le plus humain des géants ■

« Idiotie », de Pierre Guyotat (Grasset, 252 p., 19 €).

Un mélange de bienheureux et de possédé dont toute la vie sera dédiée à réconcilier ses deux moi, le sacré et le prostitutionnel, via l'écriture.

Occupation
du support
265.0mm x
95.0mm